

Le Mystère de la Verdière

Du même auteur chez À vue d'œil :

La Lettre à Émilie

René Barral

Le Mystère de la Verdière



© Centre France Livres SAS, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0440-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Prologue

Les Cévennes. Deuxième Guerre mondiale.

Au milieu d'une mer de vignes bordant l'Avène, qui étalait nonchalamment ses eaux lisses dans la plaine languedocienne, le château de la Verdière dressait coquettement ses quatre tours de briques rouges dans un écrin de chênes verts, en haut d'une butte adossée au massif de la Séranne. C'est dire si on apercevait de loin ses lourdes façades au crépi ocre coiffées d'ardoises grises. Et l'escalier monumental à double révolution permettant d'accéder à une vaste terrasse accentuait l'impression d'harmonie et d'élégance qui se dégageait de ce plaisant manoir, propriété d'une longue lignée de Mazeran, gentilshommes campagnards de petite noblesse. Quant aux bâtiments de la grange, de l'immense bergerie et des communs où logeaient les domestiques, à mi-chemin de la route et du château, ils finissaient de conférer à l'ensemble une apparence de hameau

au charme sauvage, car isolé dans la plaine languedocienne.

Malgré les difficultés dues à l'Occupation, et en particulier l'impossibilité de trouver les traitements efficaces pour la vigne dont les récoltes étaient moins satisfaisantes, le domaine restait prospère. En partie grâce à l'exploitation des vastes bois de chênes verts qu'une famille de charbonniers venue d'Italie transformait en un charbon qu'on allait vendre jusqu'à Marseille, où il était prisé par les riches bourgeois qui payaient le prix fort pour se le procurer. S'ajoutait à cela le rapport du troupeau de brebis de trois cents têtes qui accroissait les revenus de la propriété sur laquelle veillait jalousement le baron. Il était bien secondé par Antonin Causse, un régisseur à poigne connaissant parfaitement son affaire et dont les ordres ne se discutaient pas. Mais il savait se faire obéir des domestiques sans les brusquer et écoutait parfois leur avis. Cette attitude, toute de sagesse, lui valait le respect de tous.

Resté veuf avec un fils très jeune, Antonin ne s'était pas remarié pour mieux se dévouer à sa tâche. Ainsi il était toujours le premier

levé et ne cessait de s'activer, le soir, qu'après avoir tout inspecté, tout vérifié, tout préparé pour le lendemain, allant même, à l'époque des vendanges, jusqu'à dormir dans la cave pour surveiller les foudres où bouillait le raisin, de peur qu'ils ne débordent.

Au début de la guerre, le baron, se sentant avancer en âge, avait voulu faire un geste généreux envers ce régisseur si dévoué en lui léguant, devant notaire, la Jasse¹ vieille, un ancien rendez-vous de chasse très modeste attenant à une petite vigne et quelques oliviers. Et ce d'autant plus volontiers qu'avec le temps une amitié et une estime profonde s'étaient créées entre les deux hommes.

— Lorsque cette saleté de guerre sera terminée et que nos fils reviendront de captivité, aimait répéter Albin Mazeran, ils nous remplaceront. Mon Henri gérera le domaine à ma place et votre Martin vous succédera sans problème puisque vous l'avez formé. De la sorte, nous pourrons prendre notre retraite en toute

1. Régionalisme. Gîte pouvant abriter un lapin, un lièvre et, par extension, n'importe quel autre animal.

tranquillité. Vous aurez un toit et le petit carré de vigne vous occupera tout en vous rapportant de quoi vivre, certes modestement, mais en étant chez vous. Quant à moi, je pourrai enfin me mettre un peu en retrait. Ainsi nous aurons le temps de nous adonner à la chasse et à la pêche en toute confiance.

Après avoir dit cela, il soupirait, puis il haussait les épaules et s'éloignait, la tête basse et les mains dans le dos, visiblement triste et soucieux.

Antonin le comprenait d'autant mieux que Martin, dont il recevait rarement des nouvelles, se trouvait prisonnier dans un stalag.

Albin Mazeran, lui, avait un fils aîné, Louis. Mais celui-ci ne possédait pas l'âme campagnarde. Il était parti à Paris après avoir terminé ses études de chirurgie cardiaque à la faculté de médecine de Montpellier. Il ne devait donc pas compter sur lui pour reprendre le domaine.

Pas plus du côté de sa fille, Agathe. Cette écervelée, comme il disait souvent, avait provoqué sa colère quand elle était tombée follement amoureuse, Dieu sait comment, d'un certain Alexis Gémayel avec qui elle s'était empressée de convoler, contre son avis formel,

alors même qu'elle n'était qu'en deuxième année de droit. L'homme, d'origine levantine, prétendait travailler dans l'import-export.

— Dans l'import-export de quoi ? vitupérait le baron lorsque Élise-Marie, son épouse, lui parlait de lui. Dans cette période propice à tous les trafics les plus inavouables, je le soupçonne d'être un magouilleur et de n'avoir accepté de se marier avec notre fille que pour se caser avec un bon parti.

En fait, Albin n'aimait guère ce moricaud au physique quelconque qui n'avait ni âge – sauf les trente-deux ans annoncés sur son extrait de naissance – ni une origine certaine. Il prétendait avoir fui la persécution des Arabes contre les maronites à la mort de son père et avoir débarqué à Marseille, encore très jeune, en la seule compagnie de sa mère, Léna, une femme avec de faux airs de grande bourgeoise à peine aperçue au mariage de son fils. Un garçon dont il détestait les poignées de main furtives et du bout des doigts qu'il tendait mollement, ainsi que son regard insaisissable, en perpétuelle alerte derrière de petites lunettes rondes. Comment sa fille qui, certes, n'était

guère charmante, il en convenait, avait-elle pu s'enticher de cet inconnu qui, il fallait bien l'avouer, n'inspirait guère la sympathie et encore moins la franchise.

Élise-Marie, elle, soupirait, ses préoccupations étant très différentes. Si son mari ne professait pas volontiers sa foi, elle-même se chargeait de le faire pour lui ainsi que pour toute la domesticité. Ainsi la Verdière, qui avait sa propre chapelle, recevait le curé Boutarel. Il venait de Saint-Sauveur, village voisin, dire la messe tous les dimanches matin à 9 heures. Et nulle personne n'aurait pu se permettre de manquer l'office. Quant au prêtre, il respectait d'autant plus volontiers ce rite qui précédait la grand-messe à Saint-Sauveur qu'il bénéficiait des largesses de la châtelaine pour ses bonnes œuvres.

— Albin, s'inquiétait-elle souvent auprès de son mari, cet Alexis est-il chrétien, au moins ? Je veux dire catholique romain, comme nous ? Quand je pose la question à Agathe, elle reste dans le vague.

— Comment voulez-vous que je le sache ? s'insurgeait celui-ci qui s'en moquait éperdument.

Finalement, la réponse était venue du curé :

— Je le crois libanais, avait-il expliqué. Je vous dis cela parce que j'ai remarqué qu'il fait le signe de croix à l'endroit, comme chez ces gens-là ; des chrétiens d'Orient qui vénèrent la Vierge Marie.

Peu importait au baron qui tonnait, catégorique :

— Quoi qu'il en soit, ce noiraud ne sera jamais mon successeur !

En fait, Albin s'exaspérait quand son gendre venait passer le dimanche à la Verdière en compagnie d'Agathe. Il s'était aperçu que, sans avoir l'air de rien, celui-ci posait souvent des questions sur la marche du domaine et surtout sur le profit que son beau-père en tirait. Alors le baron coupait court et répondait sèchement, invitant Alexis à parler d'autre chose, lui faisant ainsi clairement comprendre que ce n'étaient pas ses affaires.

C'est pourquoi il comptait tant sur le retour d'Henri pour lui enlever le doute qui le rongait. Mais il lui arrivait de perdre courage, persuadé que le conflit durerait encore plusieurs années

malgré l'engagement des États-Unis, entrés en guerre contre l'Allemagne et le Japon.

— Ne sois pas si soucieux, essayait de le rassurer Élise-Marie. Je prie tous les jours pour qu'il bénéficie de la Relève¹.

Mais le sort funeste se moquait bien de ces espoirs futiles et avait bien préparé son coup. Par une froide journée d'hiver 43, il avait pris l'uniforme et le képi d'un gendarme arrivé à vélo pour apporter la terrible nouvelle. Après un instant d'hésitation, Albin Mazeran s'était raidi, refusant toutefois de se saisir du télégramme bleu que lui tendait le militaire. Il avait compris, tandis qu'Élise-Marie, assise au coin du feu, fondait en larmes sur sa chaise.

— Je suis au regret de vous apprendre que votre fils, le lieutenant Henri Mazeran, est mort à l'oflag² de Wollstein, en Pologne, avait dit le

1. Pour satisfaire la demande de main-d'œuvre en Allemagne, le gouvernement de Vichy instaure la « Relève » en juin 1942. Officiellement, trois ouvriers volontaires pour aller travailler en Allemagne font libérer un prisonnier.

2. Camp de prisonniers réservé aux officiers.

messenger de mauvais augure en se découvrant. Il a été fusillé suite à une tentative d'évasion.

Et il avait précisé, l'air désolé en posant le message sur la table tandis que les femmes de la maisonnée se précipitaient pour soutenir Élise-Marie :

— Sa dépouille ne vous sera pas rendue.

Puis, voyant les mines affligées de ce couple ravagé de chagrin, il avait essayé de dire, avant de se retirer :

— Peut-être après la guerre ?

Depuis ce jour-là, la baronne, inconsolable, se réfugiait des journées entières dans la chapelle, cherchant en vain à calmer sa douleur dans la prière tout en égrenant inlassablement son chapelet.

Albin, lui, s'était efforcé de surmonter ce terrible coup du sort sans changer son attitude, comme si rien ne s'était passé. Certes, son dos s'était un peu voûté, il ne plaisantait plus avec les domestiques et s'aidait maintenant d'une canne pour marcher. Mais il discutait beaucoup avec Antonin, son régisseur, et tentait de s'occuper l'esprit en arpentant ses propriétés. Il parcourait longuement les vignes où la taille des sarments

avait commencé, allait bavarder avec le berger ou visitait ses charbonnières qu'entretenaient les Foppoli, une famille de réfugiés italiens installés dans des cabanes au milieu des bois. Il lui arrivait aussi de prendre son auto afin de se rendre à Montaigut, la petite ville voisine, au prétexte de faire quelques achats alors qu'en réalité il souhaitait seulement échapper quelques heures à l'ambiance lourde qui régnait au domaine. Tout cela malgré les conseils de son docteur qui lui recommandait de se ménager, car il avait le cœur fragile. Ainsi chacun voyait bien qu'il forçait sa nature pour cacher l'immense désespoir que la visite du gendarme avait causé en lui et tous se sentaient gênés en sa présence.

Mais le malheur n'avait pas l'intention d'en rester là. Il connaissait désormais le chemin de la Verdière et y trouvait de l'agrément, avec son charmant château, ses vastes vignobles proches de la rivière, ses coteaux verdoyants précédant les derniers contreforts des Cévennes méridionales que dominait le lointain roc Blanc. En fait, il voulait surtout achever la besogne, la mort d'Henri Mazeran n'empêchant pas la propriété de continuer à prospérer. Le vieux